



Mots. Les langages du politique

97 | 2011

Les collectivités territoriales en quête d'identité

Josiane Boutet, *Le pouvoir des mots*, 2010. Paris, La Dispute, 193 pages

Dominique Maingueneau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mots/20553>

ISBN : 15/11/2013

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2011

ISBN : 978-2-84788-326-8

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Dominique Maingueneau, « Josiane Boutet, *Le pouvoir des mots*, 2010. Paris, La Dispute, 193 pages », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 97 | 2011, mis en ligne le 15 novembre 2013, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mots/20553>

Comptes rendus de lecture

Le pouvoir des mots

Josiane Boutet

2010. Paris, La Dispute, 193 pages

Josiane Boutet est connue comme l'une des figures importantes de la sociolinguistique en France, en particulier pour ses travaux sur les relations entre langage et travail. Elle s'appuie sur sa longue expérience de chercheuse pour proposer un livre qui présente la singularité de s'adresser non à des spécialistes du langage mais au public cultivé. Le thème choisi, ce qu'on dénomme communément le « pouvoir des mots », s'y prête bien. Plutôt que de faire une simple vulgarisation, c'est-à-dire de présenter en les simplifiant des savoirs issus des sciences humaines et sociales, elle a pris le parti de faire réfléchir son lecteur en partant d'événements ou de situations qui ne manquent pas de l'intriguer.

Une introduction d'une quinzaine de pages met en place la problématique : « Existe-t-il un pouvoir ou une puissance propre au langage et, si oui, comment se manifeste-t-il ? » (p. 7). On sait que dans son livre *Ce que parler veut dire* (Fayard, 1982), le sociologue Pierre Bourdieu, polémiquant contre les courants pragmatiques, avait attribué le pouvoir du langage à l'autorité du locuteur ou de l'institution qui le mandate, et aucunement au langage, ce qui avait suscité de nombreuses réactions de la part des linguistes qui avaient vu là une vision « sociologiste » du problème. Suivent onze chapitres qui, de l'avis même de l'auteure, peuvent être lus dans le désordre. Le premier chapitre part du lapsus de celui qui était alors ministre de l'Immigration et de l'Identité nationale, Éric Besson : « une invasion euh une immigration ». Le dernier chapitre (« Le “peuple allemand”. Critiquer les mots ») évoque la tentative de Bertold Brecht pour dénazifier la langue, la « lessiver ». Entre ces deux chapitres, des thèmes très divers sont abordés : la sorcellerie et la magie, la prestation de serment de Barack Obama, l'injonction, l'injure (« Casse-toi, pauv'con ! »), les insultes rituelles, le célèbre « Vive le Québec libre ! » du général de Gaulle, l'acte de nomination et d'autonomination, les entreprises, réelles ou imaginaires, visant à transformer la langue au nom d'une idéologie politique. On le voit, l'auteure cherche ainsi à aborder la question du « pouvoir des mots » à travers des entrées particulièrement variées.

L'intérêt majeur d'un tel ouvrage, c'est évidemment de s'appuyer sur des exemples emblématiques – en général, plusieurs par chapitre – pour capter l'attention du lecteur. Les phénomènes ainsi étudiés appartiennent aussi bien

à l'histoire des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles qu'à notre actualité : à côté du lapsus d'Éric Besson figure ainsi le serment renouvelé d'Obama, qui avait placé un adverbe au mauvais endroit : au lieu de dire « *I will execute faithfully...* », il avait dit « *I will execute the office of President of the United States faithfully* ». Il avait préféré faire une seconde prestation de serment, en petit comité, pour rendre impossible tout recours éventuel. Dans une telle démarche, la singularité n'est pas là pour elle-même, elle n'est qu'un point de départ, elle donne accès à quelques problématiques essentielles de la réflexion sur le langage. Plus exactement, c'est le *discours* qui est mis en exergue : Josiane Boutet, en sociolinguiste, est attentive à la fois aux contraintes qu'impose la langue et à celles qu'impose la vie sociale.

Cela dit, sa perspective est loin d'être neutre. Elle n'est pas neutre quant à la philosophie du langage qui la soutient ; l'auteure défend l'idée du « langage comme praxis » et s'oppose à la vision commune du langage comme transmission d'informations : « Dans de nombreuses situations de communication, ce n'est pas (seulement) un usage référentiel du langage qui est fait, mais un usage de son pouvoir, de sa puissance d'action, de sa performativité » (p. 16). Elle s'en prend en particulier au fait « qu'en politique des explications comme le "déficit de communication" ou le "défaut de pédagogie" puissent être convoquées par les gouvernants pour expliquer les échecs, les résistances ou les oppositions à leurs politiques et réformes » (p. 13). Comme le montre cette allusion, Josiane Boutet n'est pas non plus neutre d'un point de vue politique. Elle le dit elle-même : « Mon projet n'est pas de proposer un livre de linguistique, mais un livre politique de linguiste » (p. 21) ; il s'agit de « permettre aux lecteurs de réfléchir à leur propre expérience, politique comme quotidienne, du pouvoir des mots et de l'efficacité propre des pratiques langagières » (p. 21), « de se méfier des conceptions technocratiques et instrumentales du langage qui voient en celui-ci un moyen neutre et consensuel de transmettre de l'information entre des citoyens libres de leur jugement et égaux entre eux, mais aussi d'avoir des arguments à opposer à une telle idéologie » (p. 2).

On voit tout l'intérêt d'une telle démarche, en particulier pour qui s'intéresse au discours politique : le but essentiel de cet ouvrage n'est pas de critiquer telle ou telle position politique mais de s'en prendre, de manière plus radicale, à une idéologie de la langue qui a des conséquences politiques. Ce qui explique que certains chapitres n'aient pas de résonance politique immédiate (ainsi celui sur la magie) ; même quand les cas choisis ont une charge politique évidente – c'est le cas par exemple des analyses de Klemperer sur le langage des nazis –, l'auteure prend toujours la distance qui est nécessaire pour mettre en évidence les fonctionnements dont le cas considéré est significatif.

La qualité majeure de ce livre original est sans aucun doute sa clarté. Josiane Boutet a un talent particulier pour exposer des problèmes complexes en tenant compte de leurs diverses facettes et des objections possibles de son

lecteur. Si ce livre est engagé, il n'est pas doctrinaire ; bien au contraire, il ne se départit jamais d'un souci de rigueur intellectuelle. C'est un livre qu'on ne saurait trop conseiller aux étudiants des sciences humaines et sociales qui ne liraient certainement pas des ouvrages spécialisés mais qui, pris en quelque sorte par la main, sont amenés à appréhender le langage, et à travers lui la vie en société, autrement. J'ajouterai, en tant que linguiste, que dans une période où on a tendance à réduire la linguistique à la portion congrue, un livre de cette qualité est particulièrement bienvenu.

Dominique Maingueneau
Université Paris-Est Créteil Val de Marne, CEDITEC
maingueneau@univ-paris12.fr

Quand le film nous parle. Rhétorique, cinéma, télévision

Guillaume Soulez
2011, Paris, PUF (Lignes d'art), 252 pages

« Le film n'est pas seulement un récit, c'est aussi un discours sur le monde » : c'est par ces mots que Guillaume Soulez inaugure son ouvrage, dont il convient de souligner l'importance tant théorique que méthodologique. Un tel opus démontre en effet la fertilité de la donne rhétorique dans l'analyse du matériau audiovisuel.

Refusant d'emblée de brandir le spectre de la manipulation, antique démon de la rhétorique, l'auteur dresse une grammaire convaincante permettant de lire, en des termes sereins et dynamiques, les possibles dialogues engagés entre le spectateur-auditeur et ce « discours sur le monde » avancé par le film. Loin de réduire la rhétorique à une grille stérilisante d'effets, loin de la restreindre à ce catalogue sans fin de figures qu'il s'agirait simplement d'appliquer aux images, cet ouvrage témoigne d'abord d'une connaissance précise et enthousiasmante de la *technê rhétorikê* aristotélicienne, celle-là même qui veut trouver « pour chaque question ce qui est propre à persuader » (Aristote, *Rhétorique*, 1355b). Le premier chapitre, intitulé « Le discours du film ou la Rhétorique au cinéma » (p. 17-68), en propose ainsi une (re)lecture qui, sans prétendre à l'exhaustivité, démontre sa « richesse heuristique » dans l'analyse audiovisuelle. Sans perdre le fil de sa démonstration ni son objet de recherche, Guillaume Soulez examine la rhétorique, la poétique et la dialectique, ainsi qu'une pierre angulaire théorique et problématique : le vraisemblable, l'*eikos* grec. Ces considérations classiques révèlent une pertinence méthodologique renouvelée au contact des formes audiovisuelles : l'*eikos* devient alors